

évangélistes Eliakim et Aser de l'autre côté du Limpopo, pour sonder les dispositions des indigènes et leur faire entendre, pour la première fois, le message de Dieu. Eux-mêmes ont emporté de leur séjour au Zoutpansberg, des impressions ineffaçables et surtout un ardent désir de voir bientôt des stations se former au sein de ces populations païennes.

Ils croient que les tribus auxquelles il faudrait tout d'abord penser sont celles des Bamoletsis, des Makuapas et des Baramapulanas. Seulement, il y a ce grand inconvénient, en ce qui les concerne, que les Boers du Transvaal exigent que les missionnaires achètent de grandes fermes pour y rassembler les noirs, les maintenir dans ces bornes et devenir ainsi responsables de leur conduite. Le genre d'installation à laquelle la mission française a été accoutumée jusqu'à ce jour ne sera possible que lorsqu'on pourra franchir les rives du Limpopo.

MM. Mabille et Berthoud ont dû rentrer dans les stations du Lessouto vers le commencement de novembre.

---

DISCOURS D'ADIEUX DE M. PAUL GERMOND.

Paris, 15 décembre 1873

M. Germond vient de prendre congé de nous. Il l'a fait dans une grande assemblée qui s'est tenue, le 12, dans le temple de l'Oratoire. MM. les pasteurs L. Vernes, Dhombres et Fisch ont répondu à ses adieux en exprimant les sentiments de confiance et d'amour que toutes les Eglises de France et de Suisse lui ont voués, et en le recommandant, ainsi que sa famille, à la grâce et aux bons soins du Seigneur.

L'obligeance d'un ami fort expert en sténographie, nous permet de reproduire l'improvisation de notre cher mis-

sionnaire. On comprendra, en la lisant, combien elle a dû captiver ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre :

« Il y a quelques mois, j'étais allé rendre visite à une amie des missions, et je l'attendais dans son salon tout en regardant attentivement l'œuvre d'un peintre célèbre, mon compatriote Gleyre, *le Départ des apôtres*. Lorsque cette amie entra, elle me dit : « Voilà une gravure qui doit parler à l'âme d'un missionnaire, n'est-ce pas ? Ces apôtres qui se disent adieu au pied de cette croix se détachant avec tant de vigueur sur ces pâles clartés de l'aube, voilà quelque chose qui nous rappelle la parole de l'apôtre : « Que Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes. » — « Oui, sans doute, » lui dis-je, « j'admire le talent du peintre et cependant je dois confesser que son tableau m'émeut assez peu. La scène est théâtrale et légendaire ; les apôtres n'ont pas pris congé les uns des autres au pied de la croix pour marcher à la conquête du monde ; non, ils sont allés devant eux sans trop savoir où, conduits par le Saint-Esprit, se rappelant que leur Maître leur avait dit : « A chaque jour suffit sa peine. » La plupart ont travaillé nous ne savons où, ils sont morts nous ne savons comment ; ce qui est resté, ce sont leurs œuvres. Et, ajoutai-je, tenez, si je pouvais donner à un peintre le sujet d'un tableau qui représentât fidèlement l'œuvre missionnaire, je choiserais le passage du livre des Actes où Paul dit : « Un jour de sabbat, nous allâmes au bord de la rivière, là où l'on avait coutume de faire la prière, nous y trouvâmes quelques femmes et Dieu ouvrit le cœur de Lydie... » Vous savez la suite. Cette scène si simple, si naturelle, si vivante, et qui date de dix-huit siècles, on dirait qu'elle a eu lieu aujourd'hui, car que de fois ne l'ai-je pas vue se passer sous mes yeux. »

Mais vous allez me demander pourquoi je vous donne ces détails ; en voici la raison : Je tenais à vous rappeler que le Seigneur demande de nous moins des paroles que

des actes. Il veut que nous cessions de faire des phrases, que nous le servions avec humilité, ne cherchant pas à poser devant le monde. Les apôtres ne l'ont pas fait et je désire que les missionnaires de la Société de Paris ne le fassent jamais. Si donc je suis venu ici pour prendre congé de vous, ce n'est pas avec l'intention de vous faire de grandes promesses, ce n'est pas pour vous dire tout ce que j'ai eu ou pourrai avoir encore à souffrir; non, laissons cela dans le secret de Dieu. Ce que je tiens à vous dire, c'est que je vous remercie de la preuve de sympathie que vous m'avez donnée en venant prier à cette heure avec moi, pour moi, pour les miens, ainsi que pour l'œuvre des missions. Ce que Dieu demande de nous, c'est la fidélité; le succès viendra s'Il le trouve bon. Lorsqu'on a vingt ans et qu'on part pour l'Afrique (je parle par ma propre expérience), on se flatte de grandes choses. Ah! si vous saviez les magnifiques plans que j'avais formés. J'allais régénérer ce peuple de Bassoutos; j'avais arrêté le plan de ma station future; il devait y avoir dans le village deux rues, puis une troisième à angle droit, une place au milieu et sur cette place se serait élevée une chapelle; à quelque distance, le presbytère, et il y aurait de si beaux arbres dans le jardin, une belle avenue de saules pleureurs et de seringats aurait conduit du pont (car il devait aussi y avoir un pont) jusqu'à la station.

De tout cela qu'ai-je exécuté? A peu près rien; mais je le dis bien vite, si tout est revenu à peu pour ce genre de projets, il n'en a pas été de même pour l'œuvre missionnaire; je m'étais à cet égard attendu à peu et le Seigneur a agi avec puissance, gloire en soit rendue à son nom! Oui, lorsque les missionnaires, les pasteurs ou les simples chrétiens, se mettent à l'ouvrage pleins de confiance en eux-mêmes, en leur zèle, il arrive que Dieu les conduit au désert, comme Elie, pour qu'ils y fassent leurs expériences. Je reprends le chemin de l'Afrique, non

découragé, loin de là, mais beaucoup plus calme qu'il y a quinze ans. Je désire travailler davantage, et puis je crois que le Seigneur bénira mes efforts. Et ne croyez pas que, si je n'ai pas pu réaliser tous les plans que j'avais formés pour la prospérité matérielle de ma station, j'aie jeté, comme on dit, le manche après la cognée. Non, car je repars pour l'Afrique, emportant avec moi deux machines à battre le blé, un métier à tisser, des rouets, des cardes en grand nombre; ce qui vous prouve que je n'ai pas renoncé à civiliser nos gens; mais j'ai appris que ce n'est pas en quelques années qu'on réforme un peuple. La régénération de l'humanité est une œuvre lente qui exige du temps et surtout le secours d'en haut.

Je vous disais tout à l'heure que je ne m'étais pas attendu à ce que l'activité missionnaire eût d'aussi grands résultats au Lessouto, au point de vue religieux. Il ne faut pas croire qu'il fasse très bon vivre en Afrique, que les Bassoutos soient plus aimables que les Européens et plus accessibles à la vérité; mais il y a là-bas quelque chose qu'on ne trouve pas ici au même degré, c'est le sérieux de la vie chrétienne. Là, en effet, la conversion est bien la conversion, le péché est bien le péché, la repentance est bien la repentance; là-dessus pas d'équivoque possible. Et surtout, ce qu'il y a de beau dans nos Eglises du Lessouto, c'est la vie de corps; tous les chrétiens se sentent unis et solidaires. Ainsi de plus en plus l'Eglise, je ne dirai pas prend notre place, mais se fait sa place à côté de nous.

Notre organisation ecclésiastique vous étonnerait.

Le missionnaire jouit dans la communauté d'une très grande autorité, comme le firent, je crois, les successeurs des apôtres dans l'Eglise primitive; nous avons une autorité supérieure à celle de vos pasteurs et, à côté de cela, l'Eglise a une vie propre, une liberté dont on se ferait difficilement une idée. Ainsi, toutes les questions qui sont d'un

intérêt général sont décidées dans l'assemblée des fidèles. Vous me demanderez : « Est-ce que les femmes elles aussi sont émancipées ? » Je dirai : « Oui ; » je suis bien fâché si je vous scandalise, « oui, elles le sont ; non au point de transgresser le commandement positif qui se trouve dans la Parole de Dieu : elles n'enseignent pas en public ; mais, dans les affaires d'Eglise, souvent elles disent ce qu'elles ont à dire, et plus d'une fois elles nous ont été d'un grand secours. » De même, des jeunes gens de dix-huit ans y prennent la parole. Mais vous allez dire : « Comment ! cela n'entrave-t-il pas la marche de l'Eglise ! » Non, au contraire ; car chaque membre prend un intérêt direct à l'avancement du règne de Dieu ; j'en citerai un exemple. Dans notre Eglise, nous avons au nombre des anciens un nommé Néhémie, qui a été amené à l'Evangile et baptisé par M. Arbousset ; c'est un brave homme, un peu capricieux. Je l'avais envoyé comme évangéliste dans un district populeux, situé à trois lieues de Thabana-Morèna. Il s'y était rendu de bon cœur ; mais bientôt le chef se montra hostile, les quelques chrétiens qui habitaient la localité ne donnèrent pas à l'évangéliste tout le concours qu'il en avait espéré, car ils craignaient le chef ; on lui retira le champ qu'il labourait, la misère était à la porte. Un jour, il vient à une réunion d'Eglise ; quand son tour arrive, il se lève : « Je suis venu vous dire que je suis tourmenté de toutes manières dans le poste d'évangélisation où vous m'avez envoyé ; j'y suis tourmenté par le chef et par ses gens, en sorte que je viens résigner la charge que vous m'avez confiée. » — « Ah ! » lui dis-je, « comment ? Voilà du nouveau, je ne m'y attendais pas ! Mais vous avez entendu, dis-je à l'assemblée, Néhémie donne sa démission, c'est à vous d'aviser. » Un des anciens se lève et dit à Néhémie : « Mais tu m'étonnes beaucoup ; ne sais-tu pas que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu ! Comment ? le Seigneur te donne une croix à porter

et tu declares qu'elle est trop lourde et que tu vas la jeter? Non, tu agis fort mal, il te faut retourner et persévérer. » — « Mon frère, » riposte l'évangéliste, « tu parles d'or ; prends ma place, je te la cède. J'ai passé deux ans dans ce village, j'y ai travaillé sans jamais me plaindre, aujourd'hui seulement je commence de le faire ; à chacun son tour. » — Qu'ajouter ? Silence complet dans l'assemblée. — « Eh bien, » leur dis-je, « il faut arriver à une décision, cela ne sert de rien de se regarder ainsi les uns les autres. » — « Toi, tu es notre père, tu es notre conducteur ; à toi de voir et d'arranger cela. » — « Non, je ne veux pas faire acte d'autorité ; c'est l'Eglise qui s'est chargée d'évangéliser ces milliers de païens, à elle d'y envoyer un évangéliste. — Nouveau silence. Là-dessus un jeune homme de dix-sept ans se lève ; il se tourne vers Néhémie et lui dit ; « Mon père, je ne suis qu'un enfant et cependant je veux parler. J'ai été converti l'année dernière ; il n'y a pas six mois que je suis entré dans l'Eglise, toi tu es une des colonnes de cette Eglise ; quand j'étais tout petit, on parlait de Néhémie comme d'un des chrétiens les plus fidèles du troupeau ; maintenant tu nous dis que tu es fatigué, que tu ne veux pas retourner dans ce poste d'évangélisation ! Que pouvons-nous dire ? Nous n'avons pas le droit, nous enfants, de critiquer la conduite de nos parents ; mais je te ferai remarquer une seule chose ; fais attention aux traces que tu vas nous laisser, car certainement nous y marcherons ; et, dans vingt ans, lorsque je serai aussi âgé que toi, qu'on ne vienne pas m'adresser des reproches si je suis lâche dans l'œuvre du Seigneur. » Là-dessus, il se rassied. Nouveau silence. Puis Néhémie se lève : « Et bien, demain, apportez-moi quelque peu de roseaux pour réparer le toit de ma maison, et je retournerai. » Je cite ce fait pour montrer que l'Eglise n'est pas un vain mot. L'Eglise c'est un corps, l'Eglise fait sentir son influence tout autour d'elle. Autrefois, les païens ne connaissaient

que les missionnaires ; maintenant ils les connaissent bien encore, mais ils savent que les missionnaires ont des auxiliaires et qu'alors même qu'ils viendraient à disparaître, l'Eglise resterait.

Il est une question difficile entre toutes, c'est celle de la discipline, n'est-il pas vrai ? La question de la discipline est une de ces questions brûlantes auxquelles on n'ose pas trop toucher, et je le comprends. Il est difficile de maintenir la discipline sans s'exposer à quelques écarts, sans être en danger de vouloir dominer les consciences. Cette question si difficile est résolue chez nous, sans que nous voulions cependant gouverner l'Eglise à coups de règlements. Je vous citerai un fait. J'avais un mur à faire et je manquais d'ouvriers. Un jeune homme, beau garçon, se présente et me dit : « Voyons, j'ai assez envie de travailler chez toi, tu me paieras bien et tu m'apprendras à lire. » — « Volontiers. » — Il apprit avec une rapidité étonnante ; en très peu de temps il lisait couramment, et ses premières économies furent consacrées à l'achat d'un livre de cantiques et d'un Nouveau Testament. Bientôt aussi il fut converti ; je l'admis dans la classe des candidats au baptême qui se réunit une ou deux fois par semaine, suivant les stations. On y reçoit à peu près l'enseignement que vos pasteurs donnent aux catéchumènes. J'étais étonné de voir ce jeune homme, qui s'appelait Jacques et qui était arrivé depuis quelques mois à peine dans la station, se rendre mieux compte des vérités évangéliques que tel autre, qui depuis deux ou trois ans suivait régulièrement les services et le catéchisme. J'étais tellement satisfait de lui, que je me proposais de l'utiliser, comme maître d'école d'abord, puis comme évangéliste ; mais la guerre éclata, ce jeune homme dut quitter la station, moi-même je fus exilé. Lorsque je revins à Thabana-Morèna, il vint m'offrir ses services : « Je suis habitué à toi, nous nous entendons très bien, je désire m'établir définitivement sur la station et finir mes jours

auprès de toi. » Je m'aperçus qu'un changement s'était opéré dans le cœur de ce jeune homme; il était devenu fier, irritable, son caractère s'était modifié de la manière la plus fâcheuse. Je lui en fis l'observation : « Je suis convaincu, » lui dis-je, « qu'il y a quelque interdit en toi; tu ne te conduits pas mal; mais il y a en toi quelque chose qui ne me satisfait pas. » — Il protesta qu'il ne s'apercevait de rien, que cependant il tiendrait compte de mes exhortations et se surveillerait et prierait davantage. Un beau jour, ce pauvre garçon tomba de la manière la plus triste, et sa chute causa un scandale affreux; il se sauva de nuit avec une jeune fille, qui était elle aussi catéchumène. Ils étaient partis ensemble pour la colonie du Cap. Ce jour-là fut un jour de tristesse et de deuil pour l'Eglise. Ce qui nous était le plus cruel, c'était de voir le triomphe des païens. Ils venaient au service, le dimanche, et me demandaient ironiquement des nouvelles de Jacques : « Eh ! n'as-tu pas de ses nouvelles ? est-ce qu'il t'a salué avant de partir ? c'est pourtant bien mal, car tu étais son père, et il s'est sauvé comme cela !... » — Et à nos chrétiens les païens disaient : « Ah ! vous qui êtes des saints, vous nous blâmez beaucoup de ce que nous achetons nos femmes, nous les achetons avec un certain nombre de têtes de bétail; vous, vous nous êtes supérieurs, vous les enlevez, c'est plus simple. » Et, à chaque instant, nous entendions l'écho de ces sarcasmes. Nous n'avions qu'à baisser la tête et à dire : « Nous n'avons jamais prétendu que nous fussions parfaits; il n'y en a qu'un de parfait, notre Seigneur Jésus-Christ.

Deux années se passèrent. Un samedi soir, j'étais dans mon cabinet d'étude, on frappe à la porte, je me retourne, c'était ce jeune homme. Je vous avoue qu'au premier moment, j'éprouvai une certaine irritation; le souvenir de tout le mal qu'il avait fait à l'Eglise se présenta à mon esprit et je lui dis : « Comment, c'est toi ! que viens-tu faire ici ? » — Il répondit : « Je suis venu, mon père, pour te

dire que j'ai beaucoup souffert; je ne puis plus vivre comme cela!» — Et d'où viens-tu?» — « De la colonie. » — « A pied?» — « Oui, je suis malade, et, cependant, ma femme me soutenant, je me suis trainé tant bien que mal jusqu'ici afin d'obtenir votre pardon. » — « Vois-tu, Jacques, ta chute a fait tant de mal ici que nous n'avons plus eu de conversions depuis ton départ; les païens se môquent de l'Eglise de Jésus-Christ, de sorte que si tu es sincèrement repentant, tu confesseras ta faute devant tous. » — « Oui, sans doute. »

Le lendemain, il y avait beaucoup de monde au temple, et plusieurs païens ayant appris que Jacques était revenu, étaient accourus, espérant bien s'amuser à ses dépens et aux nôtres. Lorsque le service fut terminé, je dis aux fidèles : « Chers frères, nous avons ici une brebis égarée qui demande à rentrer au bercail; c'est notre ami Jacques, qui maintenant va vous parler. » Il se leva, et je ne saurais exprimer avec quelle simplicité il demanda pardon à l'Eglise. Il dit : « C'est moi qui suis l'enfant prodigue; j'ai péché contre le ciel et j'ai péché contre vous; je reviens cependant, ayez pitié de moi et veuillez me recevoir de nouveau. » Il ajouta encore quelques paroles que nous n'entendîmes pas, car une explosion de sanglots couvrit sa voix. Au sortir du culte, je vis bon nombre de païens, venus dans l'espoir de nous humilier; s'approcher de ce jeune homme et lui serrer silencieusement la main.

Oui, disons-le franchement, nos Eglises d'Afrique ne sont pas des Eglises de saints, cependant on y voit se manifester la puissance de Dieu. Je n'ai jamais si bien compris le Nouveau Testament et l'histoire du siècle apostolique que depuis que je suis au Lessouto. Comme dans l'Eglise du temps des apôtres, on y voit éclater de grands scandales et cependant, à côté de cela, on y voit aussi des gens qui se convertissent, des personnes qui consacrent leur temps, leurs forces au service de Jésus-Christ; en un mot on y

trouve de frappants contrastes, car ce n'est pas en quelques années qu'on peut faire l'éducation d'un peuple qui avait été pendant des siècles plongé dans la barbarie.

Dans ce pays-là, lorsque le Seigneur visite ses enfants, ils courbent la tête; ils acceptent l'épreuve avec tant de foi, tant de patience, que j'en ai été ému plus d'une fois jusqu'aux larmes. Je ne vous citerai qu'un fait. C'était pendant la dernière guerre. Le village de la station avait été brûlé, quelques femmes, une trentaine, s'étaient réfugiées dans ma maison; j'avais obtenu du commandant des Boers la permission de les garder. Mais, un jour, arrive un détachement de volontaires (c'étaient des Anglais, des Allemands; il y avait deux Français), ces volontaires se précipitent dans la maison, pénétrant par la porte, par les fenêtres, et commencent à piller: « Mais, » leur dis-je, « vous y allez avec beaucoup d'entrain, qui vous en a donné l'autorisation? » — « Personne; nous voyons qu'il y a des noirs ici, nous voulons les chasser de cette maison et leur rendre le séjour de la station intenable. » — « Mais, ces noirs, ce sont des femmes, il n'y a pas d'hommes ici. » — « Justement, mais où sont les maris de ces femmes? » — « Ils sont allés rejoindre l'armée. » — « Ah! ils sont bien coupables; en ce cas, nous ne pouvons avoir pitié d'elles et si le commandant vous a permis de les garder, il s'est trompé. » Ces femmes furent traitées avec cruauté; on leur enleva, non-seulement leur argent, leurs ustensiles, leurs provisions; mais j'en ai vu auxquelles on arrachait les vêtements qu'elles avaient sur elles. Ma femme et moi leur distribuâmes les effets dont nous pouvions disposer, puis je dis à ces infortunées: « Maintenant que faire? » — « Nous resterons; où irions-nous? » — Le chef des volontaires vint et dit: « Elles ne resteront pas, je les chasse; si elles restent, je m'emparerai de leurs enfants et nous les emmènerons. Quant à vous, Monsieur, la semaine prochaine, vous recevrez votre feuille de route; nous ne voulons plus

avoir de missionnaires ici, vous vous occupez de politique et gâtez les affaires. Vous partirez. » — « C'est pourtant affreux, » leur dis-je, « la manière dont vous traitez de pauvres femmes et des enfants ! » — « Oh ! Monsieur, vous comprenez, je ne suis pas un Boer ; je suis venu ici m'amuser ; je retournerai ensuite en Angleterre ; je dis seulement que ces femmes doivent partir. » — « Eh bien, » leur dis-je, il vous faut partir ! » Nous touchions à l'hiver ; devant nous, nous n'avions que des montagnes sans bois pour faire du feu et où elles n'allaient trouver aucun abri. — « Voyons, il faut partir ! Mais faisons la prière avant de nous séparer. » — Nous nous assîmes, je lus avec grand peine, car l'émotion me coupait la voix, ce chapitre qui est bien connu de tous ceux qui ont eu à passer par l'épreuve, le onzième de l'Épître aux Hébreux ; nous fîmes la prière et chantâmes un cantique. C'est un cantique commençant par ces mots : « Oh ! mon Père, si je suis errant sur la terre, loin de ceux que j'aime, que je puisse toujours te dire : ta volonté soit faite ! Et si la mort cruelle venait à m'enlever ceux que j'aime, que je puisse te dire encore : ta volonté soit faite ! » Ce fut en chantant ce cantique que ces femmes vinrent me serrer la main et prendre congé de moi.

Il y a donc quelque chose qui attache profondément à ces indigènes chrétiens. C'est ce sérieux, cette patience, cette fidélité au Seigneur. Aussi lorsqu'on a passé quelques années dans ces Eglises du sud de l'Afrique et qu'on revient en Europe, on est assurément heureux d'y trouver tant de bons chrétiens (il y en a d'excellents, il ne faut médire ni de l'Europe ni de notre siècle) ; cependant on sent une immense différence : il y a ici une note qui ne se fait pas entendre.

Mais je ne dois pas prolonger davantage. Je vous remercie d'être venus ce soir et j'espère que vous vous souviendrez des œuvres du Lessouto. Vous les soutiendrez par

vos prières et aussi de vos dons. Il y a quinze jours, ma sœur rentrait à Saint-Loup accompagnée d'une bonne paysanne des environs. « Votre frère retourne donc en Afrique! Est-ce possible qu'il laisse ainsi ses enfants, sa mère, sa famille? » — « Oui, disait ma sœur, « nous sommes bien tristes à Saint-Loup ; on dirait que la mort a passé sur nous ; mais, » ajouta-t-elle, « nous avons une consolation. » — « Oh ! sans doute, » dit naïvement la paysanne, « vous avez une consolation, vous savez au moins qu'il est bien payé. » Ce mot vous amuse ; il n'est personne parmi vous qui en soit à croire que les missionnaires vont en Afrique pour y faire fortune. Vous savez que les missionnaires sont tous, plus ou moins, des compagnons de Gauthier Sans-Avoir. Nous ne nous en plaindrons pas ; on est heureux quand on peut dire comme Pierre : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. » Il m'a été bon de pouvoir dire quelquefois comme saint Paul : « Ces mains ont suffi à mon entretien, » et quand je me trouvais en présence de Bassotos paresseux, de pouvoir ajouter : « Si j'ai une maison, un jardin, c'est que j'ai travaillé ; soyez en cela mes imitateurs. » Non, nous ne nous en plaindrons pas ; cependant l'argent est une bonne chose ; j'ai toute liberté de vous le dire à Paris, parce qu'ici on donne beaucoup pour les missions et pour toutes sortes de bonnes œuvres. Les missionnaires ne peuvent pas se plaindre à cet égard de leurs frères de Paris. Je n'insisterai donc pas auprès de vous pour vous demander de continuer à nous soutenir ; mais quand vous en aurez l'occasion, parlez de nous à ceux de vos amis qui ne vous imitent pas ordinairement. Il est toujours pénible de se trouver en face de déficits ; ces déficits ont plus de conséquences que vous ne le pensez ; j'en citerai une qui me touche de bien près. Il y a dix ans, à la suite de malheurs que notre Société avait éprouvés, le zèle des chrétiens se ralentit, la caisse se vida, notre Comité nous écrivit : « Il

faut renoncer à toute dépense. » Il ne pouvait faire autrement ; où il n'y a rien le roi perd ses droits, on ne partage pas une bourse vide. Mais, en ce moment, je me trouvais à Thabana-Morèna avec une maison commencée, il ne me manquait qu'un peu d'argent pour l'achever ; je ne voulus pas me plaindre, réclamer ; je me contentai de ce que j'avais, d'un wagon ; nous y avons vécu six mois durant la saison pluvieuse, et la conséquence, c'est que j'ai une petite fille qui en est sérieusement malade encore aujourd'hui. C'est pour vous faire comprendre que lorsqu'on s'intéresse à une œuvre, il faut s'y intéresser avec suite.

En terminant, que je vous dise la joie que j'éprouve à voir devant moi des élèves de la Maison des missions. Il y aura deux ans dans quelques mois, lorsque j'arrivai à Paris, j'entendis M. Casalis déplorer l'absence de vocations missionnaires ; je l'entendis nous dire que la Maison missionnaire allait être vide. Aujourd'hui, j'ai la joie d'y compter sept jeunes gens, sans parler de notre ami du Sénégal, qui se prépare lui aussi à travailler dans son pays. Soyons donc reconnaissants envers Dieu de tout ce qu'il a fait pour nous, et puis efforçons-nous d'être fidèles dans l'accomplissement de la tâche qu'il nous a donnée, si petite qu'elle soit. Et cela, afin qu'il nous devienne possible de voir approcher la mort sans crainte. Il n'y a rien de tel que la fidélité pour préparer à la mort. Heureux ceux qui peuvent dire avec le réformateur Luther : « Seigneur, tu viendras me chercher où tu voudras, quand tu voudras et de la manière que tu voudras. » Pour ma part, je voudrais pouvoir répéter aussi ces paroles ; je ne le puis pas encore ; mais je demande à Dieu de me faire la grâce de pouvoir le faire un jour, de pouvoir être prêt, prêt à obéir à l'appel du Maître quand il me rappellera à lui.

Qu'il me donne et qu'il vous donne à tous d'être fidèles et de pouvoir redire en toute sincérité cette belle parole d'Elie : « L'Éternel en la présence duquel je me tiens. »